

*On n'est jamais
tranquille sur
le chemin de la culture*

par

JANOU LÉMERY

On n'est jamais tranquille sur le chemin de la culture et il me suffit personnellement de quelques jours de vacances, d'une plus grande disponibilité de réflexion, d'une rencontre avec mon sol natal pour lequel j'éprouve un attachement végétal, pour que je reconsidère intuitivement — à la lumière des vérités simples de la vie journalière, des relations et des échanges quotidiens avec les gens divers que je côtoie et qui portent en eux leurs drames et leurs sereines joies, leurs aptitudes à communiquer par un sourire, un geste, une offrande ou leur refus de se livrer, d'engager le dialogue — le palier d'adaptation de telle ou telle technique d'expression ou de communication où mes expériences passées m'ont située, même les plus proches, celle de la dernière heure de classe, comme de la semaine passée, du trimestre écoulé. Et cette confrontation des pulsations de mes classes au rythme du monde m'amène toujours à sentir tel ou tel formalisme ou savoir-faire qui s'installaient en moi, s'installaient dans l'outil, lequel outil perdait ainsi son pouvoir de faire penser, de faire imaginer, son pouvoir même d'ouverture, de nouveauté qu'à l'origine il porte en lui.

Car le mérite de Freinet est bien de nous avoir laissé des outils aptes à faire imaginer, des techniques ouvertes, adaptables à une situation évolutive, une pensée dynamique susceptible de faire jaillir de nos pensées des arborescences d'idées à encore cerner, à encore creuser.

J'ai voulu ce premier trimestre cerner et creuser le problème des échanges scolaires.

J'avais quelques années d'expériences plus ou moins heureuses et passionnantes de correspondance, les traces laissées et mûries en moi de réussites, de demi-réussites, d'échecs dont j'avais analysé les causes techniques que je ne rapporterais pas car tel n'est pas mon but aujourd'hui.

Nous avons assez évoqué nos problèmes de structures sclérosantes au second degré pour que je vous en fasse grâce et je ne ferais d'ailleurs, en m'abritant derrière ces alibis, que perdre de vue mon problème fondamental qui est d'ordre psychologique.

Quelles que soient les précautions d'ordre psychologique et intellectuel que j'ai prises en début d'année pour le jumelage de mes classes, de mes adolescents, il est arrivé, presque chaque année, que quelques-uns soient déçus. J'ai bien sûr tenté de compenser par d'autres moyens d'expression cet échec et puis un jour j'ai pensé que j'agissais très traditionnellement, même si nous en tirions de multiples satisfactions, en imposant, dès la fin d'octobre, une correspondance individuelle sans motivation profonde, sans faim éprouvée d'échanges authentiquement personnels. Comme si dans la vie, mis à part des rencontres privilégiées de tempéraments qui cheminent intérieurement sur les mêmes pistes, on se liait avec n'importe qui sans s'approprier d'abord, sans s'être senti attiré l'un vers l'autre par un passé semblable ou complémentaire, par une façon commune d'appréhender le monde, de sentir la vie.

Il faut dire aussi, pour donner un éclairage plus nuancé des raisons qui m'ont amenée à repenser les échanges, que nous avons déjà atteint, en une année de vie commune, un tel degré de libération dans l'expression de soi par le texte libre qu'une correspondance individuelle qui risquait d'être superficielle ne pouvait plus attirer mes adolescents mais risquait, au contraire, de les fixer dans un état d'attente, de temps mort ou de régression.

Nous n'avions plus besoin d'un déconditionnement, d'un dépaysement, nous avons trouvé nos racines et voulions, dans l'année qui nous restait à vivre ensemble, les rendre assez fortes, assez solides afin d'être armés pour le futur. Un sentiment d'urgence nous interdisait donc fondamentalement le moindre gâchis d'heures.

J'aurais fort bien pu donc abandonner cette motivation et ne garder que notre journal « Joie de Vivre » comme couronnement tangible de l'expression, comme message aux autres car nous le « patinons » assez pour qu'il témoigne mais c'était déjà une forme de démission dans l'action qui toujours enseigne, et peut-être une mutilation...

Alors nous avons choisi l'action et, les premiers textes libres éclos, nous surprénions les adolescents tunisiens de deux classes du second cycle de Claude Charbonnier, les garçons et les filles de Douvres-la-Délivrande dans le Calvados, les élèves de la classe de troisième de P. Demaretz à Clères par l'envoi de nos premières créations : textes libres et leur exploitation artistique et littéraire, un montage photographique sur Chamalières, une lettre collective que nous avions essayé de faire engageante, une lettre de ma part pour chaque classe.



La préparation des dossiers de correspondance
au C.E.G. de Chamalières

Le 6 novembre Tunis s'allumait du feu de l'amitié, puis Clères, puis plus tard Douvres-la-Délivrande. Et les messages arrivèrent : message ensoleillé de Meuzel-Bourguiba avec un premier poème sur *Le Désert*, message d'un lyrisme délicat contenu dans les beaux poèmes de Josiane Capelle du Calvados, message d'action de Clères. Et les références littéraires, choisies en corrélation avec l'expression libre par nos amis, complétèrent nos références personnelles.

Leurs problèmes devinrent nos problèmes. Et ce fut un ample dialogue

en profondeur sur « les préjugés sociaux en Tunisie », « le colonialisme », « la guerre », « l'amour », « la faim », « la foi », « la mode », ou encore une occasion de s'interroger avec Clères sur la chanson moderne grâce à un montage magnétophone et de voir l'emprise de la publicité qui sournoisement s'installe dans notre intimité quotidienne. Les trois maîtres intégrés dans la dynamique du groupe eurent leur part. Les lettres de chacun furent et sont attendues par la classe et enrichissent souvent des prises de conscience.

P. Quéromain écrivait le 4 décembre : « Il a fallu que la classe se fasse à l'idée d'une correspondance collective. Chacun doit prendre sa part de responsabilité dans un travail commun ; nous avons besoin, grand besoin de faire cette démarche et quelques-uns d'entre nous ont encore à s'intégrer à l'ensemble. »

Et P. Demaretz dut un jour écrire une longue lettre à mes garçons de 3^e A qui avaient critiqué une phrase d'un texte libre sur les cosmonautes de J. François, élève de Clères. Le début et la fin de sa lettre vous feront sentir comment, nous les maîtres, nous vivons passionnément l'expérience :

« Chers amis,
Vous avez dit, dans votre lettre, que Jean-François s'accommodait avec légèreté de la mort de quelques cosmonautes. Or, c'est moi qui ai lancé cette idée que J.-F. a reprise à son compte sans trop creuser. Je vais donc la justifier (suit alors un plaidoyer solide...)
Ceci dit, je ne vais pas aussi loin que Louis Armand qui a écrit que, sachant même qu'il ne pourrait pas revenir et à condition de trouver un volontaire, il fallait dès maintenant envoyer un homme sur la lune. Qu'en pensez-vous ? »

Sa lettre, loin d'entamer le jugement de mes garçons, rouvrit le débat, l'élargit, mais nous restâmes sur nos positions.

Au 3^e mois d'échanges les relations se resserrèrent comme en témoignent l'enregistrement magnétique d'un débat expédié à la Tunisie : « Pourquoi nous

osons si librement aborder le problème de l'amour », précieux document sur les valeurs de l'adolescence. Que passe une semaine sans courrier, et nous voilà inquiets !... M'hamed Hamadi, Béjaoui Saïda, Tekaya Hosni nous ont livré le meilleur d'eux-mêmes dans leurs textes. Je devine que Bernadette se sent proche de l'un d'eux, que Marie-Christine comprendra bien Hamadi et je suis sûre maintenant que des désirs de jumelages individuels vont naître. C. Charbonnier m'annonce dans son dernier courrier des lettres de Samira, d'Hosni.

Combien y en aura-t-il ? Peut-être une dizaine ! Qu'importe ! Ils seront l'expression d'un choix mûri. Les autres continueront à recevoir les incitations collectives, continueront à s'émouvoir ou à s'opposer en se justifiant à tel ou tel contenu et exprimeront leurs impressions qui feront boule de neige. Il y a dans la classe un assez large éventail de techniques d'expression et un climat de communication permanent pour que chacun s'affine en se socialisant. Ceux qui voudront respirer plus au large dans l'amitié trouveront personnellement un garçon ou une fille de Clères, de Tunis, de Douvres. Mais alors leurs échanges se situeront au-dessus des banalités, dépasseront l'œillère quotidienne pour atteindre l'expression profonde d'un être en marche vers un autre être qui l'attire ; cela n'ira pas toujours sans quelques difficultés matérielles dans notre carcan de miettes d'heures mais n'avons-nous pas choisi de ne jamais nous installer !

J. L.